

Enquête Libé

«Devant lui, je ne dis rien, je ne réagis pas, je suis prostré» : l'écrivain et metteur en scène Pierre Notte mis en examen pour viols sur mineur

Article réservé aux abonnés

Violences sexuelles dossier

L'homme de théâtre prolifique fait l'objet d'une plainte déposée en 2021 par l'un de ses anciens élèves, qui relate à «Libération» des années «d'assujettissement dominé par la peur» et les viols dont il aurait été victime dès l'adolescence. Pierre Notte, qui bénéficie de la présomption d'innocence, parle quant à lui d'une histoire d'amour.



Le dramaturge Pierre Notte à Paris, le 12 décembre 2022. (Corentin Fohlen/Divergence)

par [Anne Diatkine](#)

publié le 6 mai 2024 à 7h00

C'est l'histoire d'un homme de théâtre, dramaturge prolifique joué dans la France entière, écrivain et metteur en scène réputé, au parcours ascensionnel jalonné d'honneurs et de prix, et d'un jeune homme silencieux qui se percevait comme invisible tant sa présence n'était jamais interrogée. Alban K., 37 ans, a porté plainte le 10 décembre 2021 pour viols et agressions sexuelles sur mineur par un adulte ayant autorité. L'adulte ayant autorité est donc Pierre Notte, 54 ans, écrivain publié chez Gallimard dans la collection Blanche, homme de réseaux et de pouvoir, qui fut entre autres secrétaire général à la Comédie-Française de 2006 à 2009 puis rattaché à la direction du Rond-Point durant les années Ribes jusqu'en 2022. Mis en garde à vue, Pierre Notte a été entendu pour la première fois mercredi 24 avril par un officier de la police judiciaire. Selon nos informations, une confrontation avec le plaignant a eu lieu dans la foulée. A l'issue de celle-ci, Notte, présumé innocent, a été présenté à un juge d'instruction qui l'a mis en examen pour viol sur mineur commis par une personne abusant de l'autorité que lui confère sa fonction. Il est actuellement placé sous contrôle judiciaire.

C'est un coup de théâtre, autorisons-nous ce cliché, et en tout cas le signe très net que quelque chose se fissure au royaume de l'impunité, y compris lorsqu'on prend soin de se construire une façade pro #MeToo : le dernier grand succès de Pierre Notte, *Je te pardonne* (Harvey Weinstein), créé après le confinement en 2021, est un réquisitoire en chansons contre les prédateurs sexuels et Weinstein en particulier qu'incarnait au plateau... l'auteur en personne.

Pour Alban K., qui découvre la pièce à sa création, c'est un choc : «*Je me souviens d'un effondrement total, d'un trou noir pendant quarante-huit heures, où je me dis ce n'est pas possible, l'impunité n'aura jamais de fin, ça va continuer. Après le déguisement en grand défenseur de la cause #MeToo, quelle sera la prochaine étape ?*» C'est la vision de cette pièce qui décide Alban K. à joindre l'avocate Léa Forestier, qui a par ailleurs été le conseil juridique de Vanessa Springora dans l'affaire Matzneff. «*Il fallait absolument que j'aie vu quelqu'un qui comprenne de quoi je parle.*»

Effectivement, l'histoire d'Alban K. telle qu'il la relate permet de comprendre les rouages subtils à l'œuvre sous le gros mot d'emprise. Quand Alban K. rencontre pour la première fois Pierre Notte en 2002, il a 15 ans et est en classe de seconde au lycée privé catholique Saint-Louis Saint-Clément à Viry-Châtillon. Pierre Notte, qui n'a pas encore créé la pièce qui le rendra célèbre et lui vaudra un molière et un prix de la SACD, *Moi aussi je suis Catherine Deneuve*, est son enseignant à l'option théâtre, coanimée par sa professeure de français, mariée à un grand ami de Notte, Thierry Jopeak. A 15 ans, l'adolescent traverse une période particulièrement éprouvante : il est stigmatisé, harcelé, insulté par ses camarades en raison de son orientation sexuelle tandis que son père, hospitalisé tantôt en clinique, tantôt à la maison, se bat contre un myélome multiple des os dont il décédera en décembre 2013. Dans ce contexte, nous explique Alban K., Pierre Notte va peu à peu gagner sa confiance en apparaissant comme «*très protecteur*», voire l'unique personne à qui il peut se confier. Comme il le dit dans sa plainte déposée le 10 décembre 2021 que *Libération* a pu consulter, Pierre Notte, une vingtaine d'années de plus que son élève, lui apparaît alors comme l'homme capable de sermonner devant lui les élèves qui le traitent de «*pédale*», de «*tantouze*», «*fiotte*» et autres insultes. C'est d'autant plus précieux que le milieu éducatif n'est pas encore suffisamment sensibilisé à la question du harcèlement. En première, l'enseignant Notte continue d'apparaître comme un «*bouclier*» pour l'adolescent.

«Il me soulève comme un morceau de bois mort»

Vient le jour d'un premier rendez-vous suscité par l'élève au Starbucks de l'Opéra – rappelons qu'il habite à une vingtaine de kilomètres de Paris. Surprise : l'adulte refuse d'entrer dans le café, et conduit le jeune homme de 16 ans, dans ce qui lui apparaît comme un labyrinthe, jusqu'à la rue du Pélican au centre de Paris, où il habite. Alban K. nous raconte alors d'une traite : *«Et très vite, dès le portail rouge de l'immeuble, j'arrête de parler. On monte les deux étages, on est chez lui, on s'assoit à une petite table. Je suis assis sur une chaise, il est à genoux devant moi, mais même dans cette position, il est à ma hauteur, et là, il m'embrasse, aucune réaction de ma part. Juste le souvenir de l'horreur de sa barbe et le goût du café dans la bouche. Je ne dis rien, je ne réagis pas. Je suis prostré. Assez vite, il me soulève comme un morceau de bois mort car je ne marche pas moi-même. L'appartement est petit et il baisse mon pantalon et frotte son visage sur mes parties génitales, et tout ça se fait dans un silence total, sans aucun dialogue, sans aucune réaction de ma part, je me souviens que je fixe le plafond.»*

Comment se refuser à l'autorité d'un enseignant qui se présente comme un sauveur lorsqu'on vit une tragédie familiale et qu'on est victime de harcèlement en classe ? *«Se crée alors une forme de dépendance dominée par la peur»*, peut-on lire dans la plainte. Le deuxième rendez-vous a lieu dans l'appartement de la professeure de français, comme Pierre Notte le relate de manière à peine transposée dans *Quitter le rang des assassins*, récit autobiographique au titre programmatique emprunté à Kafka, paru en 2018, chez Gallimard. Il est introduit dans la prestigieuse maison par le soutien de Matzneff, Christian Giudicelli, qui devient son éditeur. Une différence de taille tout de même : dans le récit, le personnage dénommé Not, *«qui déshabille l'enfant de 17 ans, lentement, et l'embrasse partout»*, agit sur un corps qu'il dote de consentement. Pour Alban K., l'acte sexuel qu'il qualifie *«d'agression»* est d'autant plus *«traumatisant»* que tout se passe dans le lit de sa prof de français *«qui ne sait rien de cette histoire, ni même que je suis chez elle»*.

«Je dois me maintenir à disposition»

Pierre Notte achète ensuite une chambre de bonne rue Jean-Jacques Rousseau, à Paris, qu'il surnomme de manière éloquente *«la boîte»*. Alban K. se souvient : *«Ce sont des rendez-vous qui se répètent et qu'il est impossible de refuser. Je sais que je dois y aller. Et donc je viens avec un sac que je remplis du plus d'affaires possibles car je ne sais jamais quand je vais pouvoir partir. Même quand il sort travailler, il est clair que je ne peux pas sortir, je dois l'attendre, me maintenir à disposition.»*

Alban K. se décrit comme réifié. En particulier, son mentor lui interdit de se laver. *«Si jamais je prends une douche, ce sont des crises sans fin. Il me renifle partout, sous les bras, et s'il sent une odeur de savon, c'est un tribunal pendant au mieux des heures parfois des jours, avec la nuit, des cris – “Si tu te laves, tu le fais pour me contrarier.” Au point qu'au bout de plusieurs semaines, je puais, c'était horrible. Et en repartant chez moi, à chaque fois, je passais des heures à me laver. Il y a la libération par la douche.»* Est également passée au crible son alimentation : *«Il n'y avait aucune liberté ni dans le choix des aliments ni dans leur quantité toujours restreinte.»* Avant de retrouver Notte, Alban K. prend donc l'habitude de manger un sandwich en cachette.

Le contrôle semble sans limite : c'est clandestinement qu'Alban K. se souvient d'entrer dans des librairies. Il recouvre ensuite les livres achetés, et les dissimule au fond de son sac à dos. De fait, selon le plaignant, c'est toute activité autonome comme l'est par définition la lecture, qui devient proscrite sous peine de susciter des crises et colères terrifiantes dont Pierre Notte fait d'ailleurs état dans *Quitter le rang des assassins*.

Tandis qu'en milieu scolaire, selon la plainte, Notte paraît souffler le chaud et le froid, alterne les scènes d'humiliation et de glorification d'Alban K., les rendez-vous se poursuivent soit dans la «boîte», ou dans l'appartement principal de l'homme de théâtre qui vit en couple, pacsé, comme Alban K. le découvre accidentellement au bout de quelques années – cette découverte est également racontée dans *Quitter le rang des assassins*. Ce qui n'est pas sans questionner Alban K. : «*Pendant trois ans, j'ai été dans un appartement où il était imperceptible qu'un autre homme que Notte habite. Il n'y avait pas d'affaires, aucune trace, photo, objet. Tout était à lui, à son image.*» La première sodomie, sans capote, a lieu à Saint-Brieuc pendant un voyage professionnel alors qu'Alban est en première.

Rester sage comme une image

Il y a un jour où, celui que Notte nomme «*l'enfant*» dans plusieurs textes, craque et explose en sanglots pendant un cours d'anglais. L'enseignante demande à l'élève de quitter la classe avant de recueillir ses confidences sur sa relation avec le professeur de l'option théâtre. La prof d'anglais s'en est-elle ouverte à sa collègue, prof de français ? L'après-midi même, Alban K. reçoit un appel du mari de cette dernière qui l'aurait exhorté à «*rectifier le tir*» auprès de la prof d'anglais afin de se protéger d'un «*scandale*» dont il aurait été très difficile de se relever. Alban K. n'imagine pas pouvoir mentir de vive voix. Il obéit à l'ordre mais par écrit. Nous n'avons pas réussi à joindre la professeure d'anglais, qui aurait, selon nos informations, corroboré les faits, par ailleurs relatés dans la plainte.

Les liens et ce qu'Alban K. nomme «*assujettissement*» ne s'interrompent pas après l'obtention du baccalauréat. L'étudiant, qui s'est inscrit en études théâtrales à l'université Sorbonne Paris 3 reste très isolé, ce que confirme à *Libération* son unique amie rencontrée à la fac. «*Alban K. a surgi dans le couloir comme apparition : en justaucorps, cheveux longs, androgyne, différent de tous. Il ne s'est pas confié à moi tout de suite. Sa relation avec ce monsieur Notte était cachée.*» Alban K. lui apparaît sans cesse pressé : «*Il avait peur, il devait faire des courses pour lui. Son empressement mêlé de terreur était frappant. Je n'ai croisé Pierre Notte qu'une seule fois furtivement place Colette à Paris.*» De même qu'Alban K. se cache pour se nourrir, de même il voit son amie «*dans la clandestinité*», souvent au Quicampe, rue Quinquampoix, qui dispose d'une arrière-salle – «*pour éviter que les passants puissent nous voir de la rue*».

Pierre Notte se déplace avec son garçon trophée partout, l'emmène à des premières, à des soirées mondaines, des dîners entre gens aisés et connus, et toujours beaucoup plus âgés que lui. Mais tout se passe comme si sa beauté confondante suffisait à justifier sa présence et, selon Alban K., personne ne songe à s'intéresser à ce qu'il aime, pense ou même à la nature de sa relation avec Notte. Il va de soi qu'il doit rester sage comme une image. De fait, nous relate Alban K., quand lors d'un dîner, il fait mine de rire, ou s'exprimer, un regard de son mentor suffit à l'en dissuader.

Une seule fois, une femme lui pose une question personnelle : l'actrice Valérie Lang. C'était tellement inhabituel qu'Alban K. s'en souvient. De même à la Comédie-Française où

Notte exerce un haut poste et où, dans son bureau, Alban K. voit défiler tous les comédiens sans qu'ils ne semblent s'apercevoir de sa présence. A l'exception de Muriel Mayette-Holtz, à l'époque administratrice de la maison de Molière, qui décrit «*un jeune homme silencieux qui marchait toujours derrière Pierre Notte*». Pour autant, l'année universitaire se révèle un pas vers la liberté. Alban K., qui ne peut toujours ni lire ni étudier chez Pierre Notte, va peu à peu fomenter son évasion grâce à un job d'étudiant au théâtre des Variétés. En cachette de Pierre Notte, Thierry Jopeak, qui n'a pas souhaité répondre à nos questions, accepte de se porter caution.

Sentiment d'une rupture d'égalité entre le plaignant et le mis en cause

Selon la plainte, en 2009, un week-end à Trouville est décisif. Notte, furieux de voir Alban K. lui échapper, menace de se tuer ou de le tuer. Le risque doit être sérieux pour que l'ami Jopeak, qu'Alban K. appelle en détresse, lui conseille de s'enfuir par la fenêtre – pendant qu'il lui prend un billet de train. «*Silence, peur, bruit de couteau : la mort n'était vraiment pas loin ce jour-là*», se remémore Alban K.. Une «*tyrannie*» dont Pierre Notte semble avoir conscience selon un courrier que nous avons pu consulter où il évoque ce week-end. Mais c'est un an plus tard, et beaucoup plus loin, au Canada, qu'Alban K. choisira de s'enfuir. Il y vit pendant cinq ans grâce à des bourses et un poste d'auxiliaire de recherche afin de poursuivre des études de lettres. Loin, il écrira une première pièce de théâtre dont il détectera bien après sa parution qu'elle porte sur le viol et l'enfermement. Dans sa préface, Thierry Jopeak atteste avoir connu Alban K. adolescent et fait une corrélation curieuse entre ses souvenirs de l'auteur à cet âge, les désirs qu'il inspirait, et Gabriel Matzneff.

Lorsqu'on le rencontre une première fois à la mi-février 2024 dans le bureau de ses conseils Léa Forestier et Alix Aubenas, Alban K. frappe par sa précision et l'étayage de ses formulations en dépit de la terreur perceptible que lui inspire encore Pierre Notte, quatorze ans après la fin de toutes relations. Le processus judiciaire est alors enlisé. Près de trois ans après le dépôt de plainte et malgré la gravité des accusations, l'enquête prend du temps à démarrer, donnant le cruel sentiment à ses conseils et à Alban K. d'une rupture d'égalité entre le plaignant et le mis en cause. Selon Léa Forestier, Pierre Notte «*dispose d'une forme d'agora médiatique, avec ses projets qui lui permettent de montrer publiquement un engagement professionnel en faveur du mouvement #MeToo*», tandis qu'Alban K. et ses conseils sont tenus au silence par respect de la procédure. Et surtout, selon les avocates et leur client, un risque demeure : Pierre Notte, qui présente des master class au cours Florent où certains étudiants ont moins de 18 ans, peut être susceptible de répéter un comportement prédateur auprès de très jeunes gens.

Confrontation libératrice

Tout s'accélère cette fin avril. Mieux : une confrontation que redoutait infiniment Alban K. se révèle libératrice et en partie réparatrice. Pendant la confrontation, où le mis en cause est dos au plaignant – ils ne se dévisagent donc pas –, Alban K. s'est senti libre de poser toutes les questions qui le travaillent depuis quinze ans. D'une certaine façon, avant même qu'on sache si un procès aura lieu, la justice permet au plaignant d'avancer. «*L'énorme poids sur la poitrine que je porte depuis ma rencontre avec cet homme s'est dissous*», nous dit-il, d'une voix pour la première fois joyeuse.

De son côté, Pierre Notte, qui n'a pas souhaité nous rencontrer, nous écrit par mail qu'il est «anéanti par la situation». Il dit avoir vécu «avec Alban, du printemps 2004 à l'année 2011, une histoire d'amour qui s'est, les derniers mois, fragilisée et délitée, comme le font souvent les histoires d'amour». Et qu'il «conteste et réfute définitivement, fermement, absolument, toutes les accusations d'agressions sexuelles et de viols portées par Alban». Plus précisément, il qualifie leur relation de «strictement et absolument amoureuse». Et explique : «Nos nombreux échanges (les lettres, les messages audios qu'il me laissait, les photos et les mails qu'il m'adressait, etc.) montrent qu'Alban n'était ni terrorisé, ni impressionné, ni contraint, ni forcé, ni soumis. Notre relation n'était pas cela, elle ne reposait pas, en aucun cas, absolument pas, sur des inégalités. Nous communiquions abondamment, amoureusement et sainement.» Pour le plaignant, ce qu'il nomme le «déli» de Pierre Notte est d'autant plus surprenant que son attitude et ses propos tenus lors de la confrontation (filmée) lui ont semblé d'une tout autre teneur.